

L'Abéille.

5me Année.

"Je suis chose légère et vois de fleur en fleur."

5me Année.

VOL. V

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 18 JANVIER 1853.

No. 16

LE BATELEUR ET LES DEUX SINGES.

Un de ces bateleurs dont toute la ressource
Est de tromper et d'amuser les gens,
Imagina, pour recruter sa bourse,
D'attirer à lui les passants.
Par un tour de nouvelle espèce.
Il avait eu l'art de dresser
Deux jeunes singes pleins d'adresse :
Il leur avait appris à sauter, à danser.
Mais c'était encore peu de chose :
Il voulut opérer une métamorphose,
Et les faire passer pour nains,
Qui venaient des pays lointains.
Dans cette idée il les habilla,
L'un en garçon et l'autre en fille,
Et les monta sur ses tréteaux,
Il leur fait danser en cadence
Et menait et contredanse.
Il fallait voir ! Plusieurs lourdauds
Disaient, trompés par l'apparence :
Voyez un peu ces deux enfants !
Oh ! comme ils sont adroits, malgré leur petitesse !
Mâ foi, parmi nos jeunes gens
On ne voit point une telle souplesse.
Je le crois bien, disait le bateleur,
Ce sont ici nains d'une espèce
Fort rare. — Cui, dit tout à un spectateur,
Montrons que ce n'est point ainsi qu'on nous abuse,
Il n'a pas plutôt dit ces mots,
Que notre homme sur les tréteaux,
Bien sûr de découvrir la ruse,
Jette adroitement quelques noix.
Il ne se trompe pas : nos danseurs cette fois,
Oubliant mesure et cadence,
Et laissant à leur contredanse,
Courant à quatre pieds vers les morceaux friands
Qui réveillent leur convoitise,
Et devaient les noix qui craquent sous leurs dents.
Le peuple alors découvre avec surprise
Qu'ils étaient singes seulement ;
Et les prétendus nains perdent en un moment
La gloire qu'ils s'étaient acquise.

BELLE ACTION DU JEUNE LATOUR.

Québec, ce Gibraltar de l'Amérique était soumis. David Kerth, français traître à sa nation entra à la tête d'une armée anglaise, dans cette capitale que la famine, plus que la force de ses armes, venait de lui livrer. Le lion britannique tenait enfin sous sa griffe redoutable tout le nord de l'Amérique. Un seul coin de terre ; un seul petit fort résistait encore à sa puissance. C'était celui du Cap-de-Sable où commandait un jeune officier nommé Latour qui par son habileté et son courage à toute épreuve, s'était maintenu dans la possession de son poste.

Le père de ce jeune commandant qui se trouvait à Londres lors du siège de Larochelley avait épousé en secondes noces, une

des dames d'honneur de la reine. Cédant aux instances de sa nouvelle épouse, et voulant par quelque action d'éclat s'attirer les faveurs de la cour, il offrit au gouvernement britannique de le mettre en possession du poste où commandait son fils. Cette offre fut acceptée et on lui fournit deux vaisseaux bien montés sur lesquels il prit la route de l'Amérique.

Parvenu en vue du Cap-de-Sable, il se fait mettre à terre et va seul trouver son fils. Informé de l'arrivée de son père, celui-ci va au-devant de lui à la tête de toute la garnison et le reçoit avec toute la pompe possible. Après les premiers compliments, tous deux se rendent dans le cabinet du jeune Latour.

Le père prenant alors la parole : "Soyez-mes-nous seuls ici, mon fils, dit-il ? Je ne voudrais pas être entendu."

"Personne ne nous écoute, je crois," répondit le jeune homme en fermant soigneusement la porte ; quel peut donc être l'heureux motif qui vous amène auprès de moi ?

Le père resta quelques momens comme absorbé en lui-même ; puis se redressant : — "Mon fils, dit-il, je viens pour votre intérêt ; je viens pour vous sauver. Vous savez que les injustices auxquelles j'ai été en butte pour m'être déclaré huguenot, m'ont forcé à me retirer en Angleterre ; j'y fus admis à la cour, et l'on me rendit tous les honneurs que peut espérer un pauvre exilé. Mes paroles ont un grand poids dans les délibérations ; j'ai gagné l'estime de toute la cour et de la reine. Je possède de grandes richesses ; enfin il ne me reste qu'une chose à désirer, c'est de vous faire partager ma fortune.

Au milieu des honneurs que l'on me décernait, je ne vous ai point oublié ; je me suis informé de vous, et dés que j'ai appris votre position critique, je me suis adressé en votre faveur auprès du gouvernement anglais qui s'est montré aussi généreux pour vous qu'il l'avait été pour moi. Je suis porteur d'un ordre qui vous laisse en possession de votre fort et de plus le gouvernement se déclare prêt à accéder à toutes vos demandes et vous offre tous les honneurs qu'il vous plaira d'exi-

ger. Et cela, à la seule condition de suivre l'exemple de votre père.

Eh bien ! mon fils, si vous voulez suivre les conseils d'un vieillard et les avis d'un père, cessez de résister à la puissance anglaise. Vous avez assez fait pour l'honneur ! vous avez assez fait pour une patrie ingrate ! personne ne peut vous contester la gloire que vous avez acquise en défendant avec tant de courage le poste qu'on vous avait confié. Mais, mon fils, vous n'êtes ni invincible, ni immortel, et malgré toute votre bravoure, vous serez bientôt contraint de vous rendre ; l'état actuel des affaires doit assez vous le faire voir, il vous faudra céder et abandonner un fort que vous ne pourrez plus défendre. Ne vous faites point illusion ; la France ne peut plus rien pour vous ; les Anglais viennent de lui lever toutes ses possessions et bientôt ils tourneront tous leurs efforts contre vous. Que deviendront alors vos compagnons d'infortune ? Que deviendrez-vous ? La moindre résistance de votre part vous conduirait à une perte inévitable. Songez que vous êtes responsable de la vie de tous vos soldats ; vous n'avez pas droit de les exposer sans fruit à une horrible boucherie ; vous avez une occasion favorable de les sauver ! profitez-en ; il n'y a point de honte, quand la résistance est inutile, de se rendre à une force supérieure.

Mais il n'est pas besoin de tous ces motifs, et je vous connais trop de bon sens, mon fils, pour croire un instant que vous hésitez dans votre choix, et ma considération y fut-elle pour rien, votre intérêt doit être suffisant pour vous guider. Ainsi, choisissez, ou d'être vaincu, fugitif et abandonné de tous ; ou d'être puissant, comblé d'honneurs et de richesses."

De telles propositions étaient sans doute bien propres à éblouir l'imagination d'un jeune guerrier, surtout appuyées comme elles l'étaient de l'autorité paternelle. Mais que peuvent les honneurs et les richesses sur un cœur noble et désintéressé qui n'a en vue que le bien de sa patrie et l'accomplissement de